

Pierre Chocquet

Vagabondages

Edilivre – Éditions APARIS

Table des matières

De la truffe à l'atome.....	9
Les sœurs.....	29
Adolescence.....	52
Villa de la sérénité.....	107
Curieuses vacances.....	132
Le peignoir.....	164
J'aime mon mari.....	190
Une de trop.....	199

DE LA TRUFFE À L'ATOME

À la suite d'une mission au moyen Orient, mission au cours de laquelle j'avais reçu une balle dans l'épaule gauche, je bénéficiais d'un congé de convalescence. Nous avions pu délivrer les 3 otages, et j'avais été le seul blessé. Ce n'était pas trop cher payé. Je décidai d'aller passer ma convalescence à Grillon, un petit village du Vaucluse, chez mes parents.

Le lendemain de mon arrivée, on était en janvier, le temps était splendide. On se demande comment la température peut être aussi glaciale avec un soleil aussi resplendissant. Pas le moindre nuage, grâce à ce sacré mistral, qui pénètre partout et dont on a du mal à se protéger malgré des couches de vêtements. Je décidai d'aller chercher des truffes avec notre chienne, Solen.

Solen n'est pas une scientifique de la recherche de Truffes. Les chiens les mieux dressés, arrivés dans le bois

truffier, prennent le vent et méthodiquement, parcourent le bois en trajets parallèles pour qu'aucune truffe n'échappe à leurs investigations. Solen, elle, s'en va, la truffe au vent, selon son inspiration, allant à droite, à gauche, revenant en arrière... Mais je suis persuadé que Solen ne laisse pas derrière elle une truffe en état d'être trouvée.

Mes parents possèdent deux bois truffiers, Marinier et Blache Sautel. Arrivés à Marinier, je donnais l'ordre à Solen, en Provençal (nous lui parlons toujours français, sauf aux truffes ou nous lui parlons provençal, allez savoir pourquoi ?

– Serca la rabasse, serca ! – Cherche la truffe, cherche !!

Et Solen se mit aussitôt au travail. Le mistral dans les branches dénudées des Yeuses faisait entendre une harmonieuse musique, avec des sons plus bas lorsque le vent faiblissait, des sons plus aigus quand le mistral se mettait en colère. Mon épaule ne me faisait pas trop mal, j'étais bien. Solen me « marqua » une dizaine de truffes (c'est-à-dire que d'une patte, elle gratte légèrement le sol, là où il faut creuser pour trouver la truffe), et comme il se doit, chaque fois, en récompense, elle recevait son petit morceau de pain. Quand ma brave Solen jugea qu'il n'y avait plus rien à trouver, elle s'assit devant moi et me regarda fixement.

– Bon, ça va, j'ai compris. Tu as fini ton boulot ici. Allons à Blachesautel.

Et nous nous remîmes en route. Nous étions à environ 100 mètres du début du bois de Blachesautel, lorsque, soudain, Solen partit comme une flèche. Je pensai aussitôt qu'il devait y avoir un lapin dans les parages, et je n'accélérai pas mon allure. En entrant dans le bois, je vis Solen, assise devant ce qui me sembla être un tas de chiffons aux couleurs vives, et elle se mit à hurler à la mort. Je me précipitais et vis alors un spectacle saisissant.

Une femme jeune, certainement morte, gisait sous un chêne. Sur une abondante chevelure blonde un diadème. Ses vêtements nullement en désordre étaient d'une étoffe légère, du genre oriental aux couleurs vives. Elle semblait être une princesse des contes des Mille et une Nuits. Ses traits étaient fins et n'eût été l'extrême pâleur de son teint on aurait pu la croire simplement endormie. Par acquit de conscience, je tâtai son pouls. Elle était bien morte.

Comment cette jeune et jolie femme, habillée de vêtements fins, légers, bariolés, orientaux, était-elle venue mourir dans ce bois loin de toute habitation ? J'examinai les alentours. Aucun véhicule n'était venu dans le coin, cela se serait vu sur le tapis d'herbes et de feuilles mortes. Pas de trace de pas : les miens étaient visibles. Un raisonnement qui avait dû se faire à mon insu me fit lever la tête, et je constatais que plusieurs petites branches du chêne étaient cassées... Mais d'une part la chute d'un corps aurait fait plus de dégâts et d'autre part

le corps lui-même était allongé, presque gracieusement et ne semblait pas avoir souffert d'une chute.

Le bras gauche étant coincé sous le corps, je voulus le dégager, et j'eus la surprise de constater que la main gauche tenait un petit sac à main, ou plus exactement une pochette. Dans cette pochette, seul, un rectangle de bristol sur lequel était imprimé en rouge : « Ainsi meurent les traîtres ». J'étais abasourdi. Quelle grandiloquence ! Ce bristol donnait une dimension nouvelle à cette affaire.

Après mûre réflexion, je remis le corps dans la position où je l'avais trouvé, mais je conservais la pochette et le bristol qu'il contenait. Solen gémissait doucement pour attirer mon attention. Ayant cessé de hurler à la mort, elle s'était remise à son travail, et assise elle m'appelait pour que je vienne récolter la truffe qu'elle venait de « marquer ».

– Ma brave Solen. Tu te rends compte de cette autre truffe mystérieuse que tu viens de trouver ?

Nous allons nous arrêter pour aujourd'hui. Nous prendrons une autre fois celle que tu viens de « marquer ». Je lui donnai le petit morceau de pain auquel elle avait droit, puis au pas de gymnastique, je revins chez mes parents. Je donnai aussitôt un coup de fil au commandant de la brigade de gendarmerie de Valréas et après lui avoir succinctement rapporté les faits, (sans lui parler du bristol) il me dit qu'il passerait me prendre dans une demi-heure. La communication terminée, je formais

aussitôt un nouveau numéro. Je dois vous préciser que mon père spirituel, Pierre Nord, m'avait présenté au colonel Dubois, chef des services de renseignements français. Depuis 3 ans, je travaillais pour ce service.

Si vous avez lu les livres de Pierre Nord, vous connaissez le colonel Dubois dont il a beaucoup parlé. J'eus aussitôt le colonel Dubois dont j'avais le numéro personnel, et je lui racontai les faits dont je venais d'être témoin, sans omettre ma découverte du bristol.

– Je suis persuadé, mon colonel, que cela intéresse notre service.

– Décrivez-moi cette jeune femme.

Je le fis avec un maximum de précision, en insistant sur la façon curieuse dont elle était habillée.

Le colonel ne fut pas long à reconnaître la victime.

– Je vois de qui il s'agit. Je suis désolé, mais si vous n'êtes pas en trop mauvais état, vous allez suspendre votre convalescence et venir me voir !

« Suspendre ma convalescence » ! Il avait toujours de curieuses expressions le patron !

– Mon Colonel, je serais au service demain après-midi.

– Dès votre arrivée, venez me voir. Vous avez priorité.

– À demain mon Colonel !

Quelques minutes plus tard, le commandant de la Brigade de gendarmerie avec trois hommes, et une ambulance, venaient me prendre.